

Quelle étrange histoire...



PARIS

“ ÉDITIONS ET LIBRAIRIE ”

40, RUE DE SEINE, 40

(0)

Quelle étrange histoire!...

*Un bateau perdu sur la mer des Tropiques...
et une femme seule sur cette mer ardente.*

Une femme est là, lumière dans la lumière.

*J'ai vécu ma vie sur la mer des Antilles.
Mousse, pilote, marchand, j'ai vieilli sur des
routes qui sont des fleuves de feu.*

*Maintenant je garde dans mes yeux l'image
de la Mer.*

*Je sais que tout Mouvement, toute Beauté, le
Silence, la Lumière et la Musique nous viennent
de la Mer.*

*Une femme est là qui tremble et qui pleure
sur ce bateau désert.*

*Sa voix est la voix de la Mer... des chants
montent de l'eau phosphorescente qui sont les
voix de son âme amoureuse.*

*Seul auprès d'elle j'ai écouté le récit merveil-
leux qu'aucun homme n'a jamais entendu.*

*Ainsi, moi qui ne connais d'autres livres que
le livre de la Jungle et le livre de la Mer, j'ai
raconté, comme un aveugle dans la lumière, le
récit de l'Inconnue.*

QUELLE ÉTRANGE HISTOIRE...

I

AMSTERDAM, un matin d'automne.

— Je viens pour le billet...

C'est une bonne à tablier blanc qui m'a ouvert la porte. J'ai attendu une heure, sous le vent mouillé, que s'ouvrent les bureaux de la Compagnie hollandaise.

Conçoit-on une Compagnie de navigation dont l'enseigne est une porte misérable et qui n'a qu'une bonne à tablier blanc pour recevoir les visiteurs?

La Ruyterkade est froide et déserte par ce matin d'automne.

Depuis une heure, cette porte qui reste close et pas de sonnette et point de passant...

— Mademoiselle, j'ai loué une cabine pour Paramaribo... une cabine sur le *Van Dyck*, qui part à 10 heures pour la Guyane... je n'ai pas encore mon billet et mes bagages sont là, dans la rue.

La petite bonne n'entend pas le français. Elle a des boucles blond paille tout autour du bonnet de dentelles. Les boucles s'agitent ; et,

silencieuse, comme elle est entrée, la bonne disparaît...

Un vieux en pantoufles, coiffé d'une calotte rouge de juif, a poussé la porte vitrée; le bruit l'a sans doute attiré.

Non, il est sourd.

Je lui crie que je veux mon billet de passage. Sa barbe s'ouvre dans un sourire; il lève des mains bénissantes.

Il sort. Il est déjà de retour.

— Voici votre billet, monsieur, mais vous avez le temps. Asseyez-vous là, un peu... Ah! vous êtes Français... Et vous allez à Paramaribo... Mon Dieu, quelle idée!...

Il me retient par l'habit.

— Moi aussi, j'aurais bien voulu aller à Surinam avant de mourir. C'est une belle colonie. Je ne connais personne qui y ait vécu. C'est ainsi... Les fonctionnaires et les marchands hollandais prennent l'autre ligne. Nous, nous n'avons que le fret, bien que notre bateau soit aménagé pour recevoir les passagers. De temps à autre, un étranger qui va aux Antilles nous demande, comme vous, un passage...

Et il y a, alors, deux hypothèses : ou bien le voyageur s'est trompé de compagnie, il a vu dans le guide la liste des départs, et il vient...

ou bien il sait... il sait que notre bateau n'a point de passagers et il vient pour être seul, pour sa santé, ou peut-être par orgueil, pour se donner l'illusion d'avoir un yacht à lui tout seul... oui, cela arrive... Quelquefois aussi, il vient... pour se cacher... C'est ainsi...

— ...

— Voilà ! Si vous revenez de Surinam, rapportez-moi une orchidée de la brousse. Oh ! je ne veux pas une orchidée rare ; je voudrais une fleur prise au hasard sur un arbre et que vous rapporteriez dans une boîte de fer-blanc sur le pont ; mais vous ne voudrez pas... Personne ne revient de là-bas... Au revoir...

Sur le pas de la porte, sa calotte rouge à la main, il ajoute :

— Tous mes compliments à la dame, à la petite dame qui est venue hier soir... Ah!... ces Français, quels farceurs !...

La porte s'est fermée. J'examine mon billet. Il est en règle : Amsterdam à Paramaribo, 400 florins, cabine n° 15.

Quel est ce fou ? Quelle étrange compagnie !...

Sous la pluie mêlée au vent, l'omnibus qui traîne mes bagages n'en finit pas d'arriver au quai où est amarré le *Van Dyck*.

Que de détours ! Que de ponts sur les canaux !

Enfin, voici le quai et tout là-bas, au fond de ce terrain vague, le *Van Dyck*, seul, comme perdu à cette extrémité du port désert.

II

Pouvez-vous concevoir cela, un bateau où il n'y a personne ?

Je suis assis sur ma couchette et j'écoute le bruit des boiseries qui craquent. La mer donne avec fureur contre la coque ; des paquets d'eau voilent les hublots ; les murs en chêne de la galerie gémissent. J'entends le souffle intérieur des machines ; et les coups des pistons, réguliers, monotones, feutrés, me martèlent l'esprit.

Les couloirs sont déserts. Je promène mon pyjama du salon de musique au salon des secondes, le long des tapis épais qui étouffent les pas. Le piano est couvert de sa housse, et, le long des couloirs, les cabines sont entr'ouvertes, montrant des lits nus, de pauvres lits de fer qui ne furent jamais habités.

Par la porte entre-bâillée, les hublots des cabines regardent dans le couloir, curieusement, mon ombre qui passe. L'armoire se penche, et l'air s'agite comme j'avance ma tête dans l'encadrement de la porte...

— Qui est-ce ? disent les meubles roux.

Le vieux bateau poussif glisse et geint, tout entier absorbé par l'effort de la mer.

Sur le pont, je suis seul. L'arrière est envahi par des bois en grume, des troncs de sapins qui vont à Curaçao pour faire des mâts de tapouilles.

Une cloche tinte trois coups. Au-dessus de moi, sur la passerelle, j'entends des pas. Le changement de quart... Verrai-je donc un visage humain ? Non, le silence est revenu et l'accès de la passerelle est fermé.

Il pleut, le froid me renvoie dans ma cabine. Il est tard. Encore des coups à la cloche, là-haut...

J'ai ouvert une malle... Une odeur de violette m'a pris à la tête. J'ai jeté par le hublot le flacon brisé et je range dans la commode les vêtements et le linge.

— Le diner est prêt...

Une voix m'a soufflé cela dans la nuque.

Je me suis retourné avec un cri. Est-ce une façon d'entrer sans frapper et de parler ainsi sans prévenir ?

Le nègre qui était là est déjà sorti :

— Eh ! *steward*, ch!...

Le nègre est parti.

Alors je vais dîner. La salle à manger est à

l'entrepont. Je l'ai vue éclatante de glaces, avec ses tables couvertes de moleskine rouge, pendant mes excursions, tout à l'heure, dans ce bateau-cercueil. Je l'ai vue ; mes pas résonnaient dans cette grande salle, et le dressoir disait à haute voix, comme je remontais l'escalier :

— Quel est celui-là ? Que veut-il ?

La table du milieu est servie. Il y a six couverts.

Le dressoir est garni d'argenterie et de verres avec dès fruits, et des compotiers pleins. Le dressoir a l'air avenant. Il craque comme j'entre et je l'entends encore dire :

— L'étranger est revenu. C'est pour lui que le couvert est mis, c'est pour lui que nous sommes dérangés.

Le nègre en veston blanc m'a présenté le rôti enveloppé de marmelade de pommes.

— Pour qui sont ces couverts, *steward* ? Il y a d'autres passagers ?

Hélas ! il n'entend que le hollandais. Il sait dire : « Oui, non, le diner est servi », en portant ses doigts à la bouche.

Je montre les couverts :

— *Officers...*

Je comprends... les officiers. Et j'indique les places au nègre :

— Ici, au milieu, le capitaine, à droite, le doc-

teur ; à gauche, le chef mécanicien ; à côté de moi, le deuxième officier ; là, le troisième officier... Où sont-ils ? Viendront-ils dîner ?

Ce nègre est idiot. Je ne saurai rien. Je m'en vais.

Je me suis endormi sur le pont, roulé dans mes couvertures.

La lueur de la lune qui me frappe en plein visage m'a réveillé.

Le bateau roule. Le ciel est très beau et se fond là-bas, sous la lune, avec la mer qui s'est remplie d'étoiles.

Comme il fait froid et comme je suis seul ! la cloche sonne encore quelques coups là-haut.

Je descends. Toutes les cabines sont fermées et dorment.

Le couloir se perd sous la lumière terne des veilleuses. La mer ne frappe plus aux hublots. On n'entend plus la marche du navire et je ne perçois que le souffle très long des poumons du vieux bateau qui respire à longs traits, comme un vieillard endormi.

III

— Réveille-toi, réveille-toi ! crie le vieux bateau dans la nuit.

Dressé sur ma couchette, j'écoute, le front plissé d'angoisse. J'entends les coups de bélier que donne la mer en furie sur la coque et j'entends l'eau qui tombe en cascade, là-bas, sur le pont.

— Réveille-toi, c'est la tempête !

Des souffles ardents courent dans le couloir, agitant les portes. Et ma cabine s'est remplie de voix humaines. Tous les bois craquent et crient. La sirène mugit là-haut, dans le ciel.

Tout à coup, l'hélice, qui sort de l'eau et tourne dans le vide, au sommet d'une montagne de mer, couvre la voix du vent d'un tumulte de ferraille, le bateau vibre et hurle ; la mer le couche et me jette hors du lit, puis voilà le bateau à pic, la proue vers le ciel, et le voilà qui rue, l'hélice encore hors de l'eau, l'avant enfoui dans la mer.

Le bateau silencieux frémit d'épouvante, son

âme se révèle dans la plainte aiguë qui sort de toute chose.

Une muraille d'eau s'abat sur nous et nous noie. Non, nous voici devant une autre muraille mouvante...

J'ai quitté la cabine où le bruit m'étourdit. Et qu'y ferais-je ? Ma malle et ma cantine s'entre-choquent, poussées par l'affreux roulis, au risque de me rompre les jambes.

Accoudé au bord d'une fenêtre du salon, je vois venir les plis monstrueux de la mer qui nous soulèvent et nous roulent dans un drap d'écume.

Et le hurlement incessant de la mer, ce hurlement aigu de bêtes en fureur, ces tonnerres, ces détonations...

Le vieux bateau pleure...

Quelle désolation ! les voix intérieures répondent au fracas de la mer par des prières qui déchirent l'âme.

On entend souffler les machines.

Montant des couloirs déserts où la lumière vient de s'éteindre, la voix qui m'a réveillé a repris :

— C'est ici, à cent milles au large d'Ouessant, que mon frère, *Prince Whillem*, est mort sous la colère de la mer.

C'est ici... La mer l'a couvert tout à coup, et

il a plongé en quelques minutes... La mer n'a rien rendu de lui, pas même une barque, pas même une bouée... Il est mort en silence, par la même nuit d'équinoxe, l'an dernier.

IV

La Mer est un lac merveilleux que le soleil éclabousse d'or. Jusqu'au ciel, bleu ardent sur bleu clair, la Mer s'étend, nappe lumineuse, comme un voile de soie, brillante et moirée...

Le calme est venu tout à coup. Il semble que la Mer, épuisée par la lutte, s'est couchée hors d'haleine. Elle est là immobile, haletant à peine. Pas une ride, et, dans l'air, pas un souffle.

Le Bateau glisse sans bruit, dans un sillage d'écume. Il roule, lourdement, lentement, comme un marin sur terre. Dans la plaine bleue, on voit venir de l'horizon de lentes ondulations que l'on perçoit à peine, et qui sont comme les sanglots dans les visages apaisés, comme les sanglots qui soulèvent encore les poitrines longtemps après les pleurs.

Le Bateau s'est assoupi. Nulle âme ne l'habite. Le soleil qui incendie les hublots ne l'a point éveillé.

L'âme du vieux Bateau, rompue par cette lutte, dort quelque part, dans le salon fermé.

Une tiédeur de sommeil et de fatigue en-

gourdit toutes choses, et je dors, au soleil, sur le pont, tandis que la Mer, immobile, dort sous un manteau changeant de lumière.

Le souffle de la Mer qui s'éveille a ranimé le Bateau. La nuit va venir, un frisson court sur l'eau qui se ride. Comme la sieste a été longue!...

Les lampes s'allument, la rampe du grand escalier s'agite et il y a, de nouveau, des chuchotements aux portes des cabines entr'ouvertes.

Le silence du couloir feutré est troublé de bruissements joyeux; l'armoire de ma cabine s'ouvre tout à coup, sans raison, avec fracas, fêtant mon retour.

Je suis encore seul dans la salle à manger. Et ce nègre qui ne sait rien, qui ne répond pas...

— Le diner est servi, voilà...

Il fait nuit, le silence est revenu, la lourde immobilité de l'ennui m'accable. Je cours sur le pont. Je ne peux rester ainsi... J'appelle et me parle à moi-même...

Maintenant, la mer est une masse noire et calme sous le ciel que la lune éclaire d'un bleu délicat et pauvre.

Le bateau roule très doucement, comme un berceau qui s'endort... Pas un bruit, pas une

âme, rien que le frottement de la coque sur l'eau. Le bateau est désert et je suis prisonnier sur ce monstre muet et stupide, et qui dort... qui dort encore..

V

— Crois-tu qu'Elle viendra aujourd'hui ? Je le crois. Tu ne l'as pas vue. . Elle est blonde. Elle est menue. Elle passe, on ne la voit pas. Elle ne fait pas de bruit.

Le pont ruisselle de soleil. Une odeur chaude de mer au repos enveloppe le vieux navire. Le pont s'étire et roule sous la lumière qui le grise.

Des toiles claquent çà et là au vent léger.

Et le Bateau chante dans sa marche ; il chante un refrain monotone que la Mer accompagne d'un grondement joyeux.

— Crois-tu qu'Elle viendra?... répète le Bateau... Et toi, qui es-tu ? Que fais-tu seul sur ce banc à regarder la Mer ? Connais-tu seulement le langage de la Mer ? Elle parle, elle parle et tu n'entends pas. Tu es là, stupide, tu regardes les rides de l'eau et l'écume qui flotte, et tu n'entends pas...

Aujourd'hui, je me sens une âme de printemps, un cœur fleuri. Ce soleil d'hiver m'enivre, et je sens comme une odeur d'amour. Je crois qu'Elle est levée et qu'Elle va venir...

Mais toi, qui es-tu ? Où vas-tu ? Que fais-tu ici ? Est-ce que tu l'aimes, toi aussi ? Est-ce pour Elle que tu es à bord ?

Tu ne vois pas comme tout s'anime, se pare et sourit ? Pourquoi n'as-tu rien dit tout à l'heure aux officiers, à table ? Tu les regardais curieusement. Tu regardais leurs uniformes et leurs figures blondes et roses, rasées de frais.

Et tu pensais : « C'est pour Elle qu'ils sont venus, pour Elle qu'ils sont sortis des entrailles mystérieuses du Navire ... »

La Mer a jeté un paquet d'eau sur le pont. C'est un appel de la Mer, car il n'y a point de vague et il n'y a aucune raison pour qu'un paquet d'eau vienne tout à coup sur le pont, par ce calme.

La Mer joue avec le vieux Bateau. Elle l'appelle et il lui répond. Je les entends parler à voix basse. La Mer avance et recule, l'air indifférent. Mais, lui, enfle la voix et soupire. Je crois qu'ils parlent d'Elle.

Maintenant voici des hommes sur le pont... Le « second » et le docteur vont et viennent à grands pas, l'air affairé. Ils enjambent les

planches comme s'ils avaient hâte d'arriver au bastingage de tribord. Puis, ils tournent et repartent en hâte, fiévreux, vers le bastingage opposé qui les renvoie à son tour.

Voici le commandant, barbu et laid. Voici le troisième officier en tunique neuve.

Les chaises s'agitent et s'emplissent de cousins.

Les mouettes crient tout près de nous et un moineau apparaît à l'arrière, sortant de la cale, frileux et mouillé.

Le commandant crie des ordres à tue-tête, et, fatigué, siffle dans un sifflet strident.

Le Bateau ouvre des yeux nouveaux.

— D'où sortent ces cris, et pourquoi tout ce bruit? dit le Bateau. Le sais-tu, toi qui regardes sans comprendre et à qui les nouveaux venus ne parlent pas?... Ne vois-tu pas qu'ils te détestent... à cause d'Elle?... Je sais qu'Elle va venir. Les hublots de sa cabine sont ouverts. La Mer lui a parlé... Je le sais.

Ne confie jamais tes secrets à la Mer : elle répète tout à haute voix...

Voici ce que je sais : le soleil l'a réveillée ce matin. Le soleil a tapissé la cabine de lumière rose. Elle s'est levée et la Mer, la voyant debout, a frappé au hublot. Alors, Elle a ouvert et elles se sont parlé :

— Comme tu es pâle ! a dit la Mer, pourquoi restes-tu couchée ?... Va sur le pont...

Elle a passé sa main par le hublot et la Mer est montée jusqu'à Elle pour mettre un peu d'écume sur ses doigts. Elle a ri, puis Elle a baisé ses doigts mouillés et salés :

— Tu ne me reconnais pas ? a-t-Elle dit. Je jouais avec toi, quand j'étais petite, à Cannes : tu m'as un jour couchée sur le sable d'un grand coup de vague...

La Mer s'est mise à rire de sa méprise. Car la Mer de Nice et de Cannes, ce n'est pas la Mer.

Elle a eu honte de son ignorance. Et Elle a fermé le hublot de dépit. La Mer m'a dit qu'Elle est jolie...

Mais toi, que fais-tu là ? Pourquoi n'es-tu pas agité ?... Mon vieux cœur est ému, je tremble et je suis heureux parce qu'Elle est là... Et toi, tu as l'air d'un marsouin stupide...

VI

Le bateau flotte comme un bouchon. Sa masse énorme est presque entièrement sortie de l'eau. La ligne rouge de flottaison émerge de plus d'un pied, et la superstructure est si haute que le bateau a l'air vide.

Il a été construit pour naviguer en rivière, à fond plat, sur les fleuves géants de l'Amérique. Il est gros et rond, il n'a pas d'élégance, il est bien hollandais. Et il est si vieux que les autres bateaux s'écartent de sa route, par respect, pour le laisser passer.

Il y a dans les ports d'anciens bateaux qui lui ressemblent et qui sont abandonnés. La vieillesse, l'huile et le goudron les enveloppent d'une odeur poignante de pourriture.

Le *Van Dyck* a l'aspect d'un vieux très propre qu'on lave à grande eau et qui est changé de linge tous les jours. Il est peint à neuf, et son âge ne se reconnaît que par sa forme démodée et par le souffle asthmatique de ses machines.

Et pourtant, il est si vieux, qu'aucun bateau

au monde ne sait autant de routes et autant d'histoires.

Et comme il sait raconter le passé !... Le soir, quand les lampes sont en veilleuse, il se recueille. On l'entend faire à la Mer un récit touffu et triste qui n'en finit pas.

Pour lui, rien n'est beau que le temps de ses premières années, quand il était le nouveau steamer des Antilles et que son pont était rempli à chaque voyage par l'élite des marchands et des colons de Trinidad, la Jamaïque, Curaçao...

Il y avait alors de la musique à bord... un orchestre, cinq exécutants qui jouaient au dîner du soir, qui faisaient danser la nuit, et qui, le jour, lavaient la vaisselle.

Les cabines étaient pleines — quatre personnes pour quatre couchettes — à chaque voyage. Le voyage se faisait parmi les rires, les jeux et l'amour ; et le Bateau aimait ses passagers ; il les reconnaissait au retour, et il mêlait ses larmes aux adieux des parents...

Comme on l'aimait ! Les noirs de Surinam saluaient son arrivée par un coup de canon.

Un jour, un nouveau steamer a pris la même route, et puis un autre, plus moderne encore...

Les jeunes gens sont allés aux jeunes bateaux.

Les marchands et les colons d'autrefois lui sont restés fidèles parce qu'il avait connu les rires et l'amour de leur jeunesse.

Mais les marchands et les colons sont morts, tout le long de la route, un à un, et très vite.

Le Bateau est resté seul. Alors, comme les vieilles gens, il est rentré en lui-même, et il n'a plus vécu que pour les souvenirs. Il a gravé dans ses yeux l'image des créoles en crinoline. Dévotement, fidèlement, il a vieilli dans le culte de celles qui l'avaient aimé.

La Mer est restée son amie... Fantasque et amoureuse la Mer aime le vieux Bateau qui est indulgent et qui raconte tant et tant de troublantes histoires d'amour.

Comme elle se recueille et comme elle devient attentive et calme, la Mer, quand le vieux bateau lui parle des amours d'autrefois!...

Quand l'amour passe, la Mer immobile et dévote se fait lyrique, coquette et tendre. Elle écoute...

Et quelle volupté quand l'amour écrit sur la table immobile de l'eau le récit ardent...

Hélas! la trace du récit disparaît aussitôt de la cire mouvante qui l'a reçue. Et c'est pourquoi la Mer écoute encore, sans jamais se lasser, le Bateau qui n'oublie jamais.

Le Bateau a tant de points de repère pour se